

AVIS DE TEMPÊTES

*Bulletin anarchiste
pour la guerre sociale*

.....
53 – 15 mai 2022



| Silvaticus |

Face aux rouleaux compresseurs de la civilisation industrielle et du progrès, un des derniers mondes sensibles peuplé d'imaginaires terrifiants et de fantaisies enchantées est en train de disparaître sous nos yeux : celui des forêts. Celles qui ont pu être le domaine des seigneurs où s'alignaient les pendus, et le refuge où fuir les persécutions. Celles qui ont pu être l'obscurité où abandonner sa progéniture affamée, et le havre touffu d'où partir à l'assaut de l'existant. Celles qui ont pu abriter les mystères peuplés de dryades et de lycanthropes, et voir passer les bâtisseurs de navires de guerre et autres maîtres des forges venus les dépouiller en masse. Celles qui ont vu à Sherwood des bandits audacieux détrousser les riches, en Ariège des *Demoiselles* au visage de suie incendier et piller des châteaux, en Courlande des révolutionnaires continuer de porter leurs coups féroces contre la tyrannie tsariste, mais aussi assister dans les Alpes ou en Pologne à la mort de froid de migrants traqués par les garde-frontières européens.

Au fond, les forêts sont ambiguës jusque dans leur étymologie même, puisque la *foresta* a d'abord signifié les espaces extérieurs non utilisés par les villageois – à tel point que le mot *sauvage* vient lui-même de *silvaticus*, c'est-à-dire *sylvestre*-, avant de désigner les vastes zones boisées réservées à la noblesse et aux monastères en étant protégées des usages paysans. Par un étrange renversement de sens du mot *foresta*, l'inconnu dangereux que la civilisation romaine ne parvenait pas à asservir, en est venu à qualifier au bout de quelques siècles le territoire par excellence de la domination religieuse et féodale, avant de devenir finalement un nom générique et plutôt flou.

Car si par forêt, on entend d'immenses étendues naturelles d'arbres laissés plus ou moins à eux-mêmes pour former un écosystème autonome à la fois riche et complexe, comme un lointain écho aux contes de notre enfance, comment nommer alors ces tristes alignements de résineux, tous du même âge et de même taille, sur

AVRIL 2022

7/4, Staplehurst (Angleterre). Un incendie criminel vise les fibres optiques de *Openreach* (filiale de *British Telecom*). Des milliers de personnes et d'entreprises sont privées d'internet et de téléphonie mobile.

16/4, Lesquin (France). Dans le Nord, six sans-papiers enfermés dans le Centre de rétention administrative (CRA) parviennent à s'évader de cette prison pour étrangers en forçant une porte puis en franchissant les deux grillages d'enceinte à l'aide de draps noués. Cinq d'entre eux seront malheureusement repris les jours suivants.

17/4, Salon-la-Tour (France). En Corrèze, un hectare de 700 plans d'une monoculture de résineux (des cèdres) sont arrachés dans la nuit.

19/4, Tours (France). En Indre-et-Loire, cinq voitures d'*Enedis* garées sur leur parking partent en fumée vers 2h du matin.

21/4, Guadeloupe (France). Dans cette colonie, à Pointe-à-Pitre, Gosier, Morne-À-L'eau et Goyave, huit distributeurs de billets de La Poste sont défoncés à la masse, rendant impossible le retrait d'argent pendant le week-end pascal.

21/4, Fecherwald (Allemagne). Une foreuse et une pelleuse de l'entreprise de construction *Geomer*, ainsi que d'autres « équipements de dévastation » sont incendiés sur un chantier juste à côté d'une forêt occupée contre l'extension de l'autoroute A66. Action revendiquée par un *petit groupe autonome SARL* : « Non

un sol tapissé d'aiguilles où le chant des oiseaux s'est tu ? Et lorsqu'on se promène à l'ombre de majestueux peupliers, comment imaginer que cet arbre a eu le malheur en 2006 d'être le premier dont le génome a été entièrement séquencé, si bien que se sont développées à travers le monde des peupleraies servant à la cellulose ou aux biocombustibles, sous forme d'immenses plantations de clones ? Et puisqu'il faut à tout prix verdir l'économie en alimentant le marché des compensations carbone (soit des permis de polluer ailleurs), peut-on encore appeler forêt la récente plantation industrielle de 40 000 hectares d'acacias à croissance rapide importés d'Australie par *Total*... en détruisant la savane gabonaise pour y implanter en sus une usine à bois dernier cri ? Enfin, si on se déplace un peu plus près, par exemple sur le rayonnant terrain boisé du *Commissariat à l'énergie atomique* (CEA) situé à Saint-Paul-lès-Durance, comment ne pas tomber sur la pépite de l'exploiteur étatique des forêts publiques ? Car c'est pile à côté du centre nucléaire de Cadarache que se trouve le *Pôle national des ressources génétiques* et la *Pépinière expérimentale* de l'ONF, où l'organisme d'État clone l'ADN des arbres qu'elle estime les plus intéressants en terme de résistance au réchauffement climatique, afin de replanter ensuite leurs copies un peu partout. Et parallèlement à cela, ce sont les mêmes apprentis-sorciers de l'ONF qui introduisent au sein des vieilles forêts de sapins, de chênes et de hêtres (en particulier dans le Grand Est et en Bourgogne-Franche-Comté), de nouvelles espèces exotiques dans ses dits « *îlots d'avenir* », qui vont du Frêne de Mandchourie au Cyprès d'Arizona, au prétexte que ces forêts ne parviendront pas seules à s'adapter aux changements climatiques. L'air brûle, l'eau manque, et en plus le scolyte prolifère dans les immenses forêts monospécifiques d'épicéas plantés en plaine par l'ONF depuis 50 ans ? Facile, changeons-donc carrément les forêts dans la même course folle à l'artificialisation de l'ensemble du vivant (humains compris), plutôt que de mettre à bas le système techno-industriel qui provoque tous ces ravages ! Flexibilité et résilience ne sont-ils pas les mantras de la novlangue du pouvoir ?

Certes, ce n'est pas d'aujourd'hui que la « nature » a été érigée en sujet séparé par des civilisés si fiers de leur culture de la domination, une « nature » barbare à analyser, classifier, mesurer, exploiter, rationaliser et ordonner, devenant même –à l'image de la forêt– toujours plus mythique au fur et à mesure de sa domestication et de l'éradication des anciens rapports quotidiens avec elle. Jusqu'à la création de réserves, parcs et autres « espaces naturels », récréatifs et aménagés, afin d'entretenir son souvenir nostalgique auprès de citoyens en mal

de verdure. Alors oui, il y a toujours moins de forêts récalcitrantes et foisonnantes, et davantage de *champs* d'arbres, dont l'objectif final reste leur exploitation industrielle forcée (quand elles ne sont pas tout simplement rasées pour des projets autoroutiers ou l'extension continue de mines de charbon, comme en Allemagne). Le *Sommet mondial sur le climat* des Nations unies de 2014, où de nombreux pays se sont engagés à reboiser rien moins que 350 millions d'hectares d'ici à 2030, s'est notamment traduit en pratique par des *plantations* d'arbres en série, arrosées de pesticides, insecticides et fongicides, qui seront ensuite abattus pour en faire du bois en kit ou de la pâte à papier, et évidemment pas pour offrir plus d'espace à des *forêts* en libre évolution. Quant au fameux plan *France Relance* de l'automne 2020 qui a suivi le Grand confinement, dont 200 millions d'euros étaient destinés à « *aider les forêts à s'adapter au changement climatique* » en plantant « *50 millions d'arbres en deux ans* », il ne s'agit de rien d'autre qu'une subvention étatique aux industriels du bois pour financer leurs gigantesques coupes rases d'espèces forestières jugées non productives, afin de les remplacer par de bonnes vieilles monocultures de Douglas.

Dans le cycle infernal des désastres écologiques qui sont désormais passés à l'étape où ils se rétroalimentent entre eux de façon quasi irréversible, ce qu'aucune baguette magique technolâtre ne pourra arrêter, les forêts sont aujourd'hui devenues bien malgré elles le symbole de la course en avant vers le gouffre. Réduites à une « *réserve de biodiversité* » à sauver par les uns, à un « *stock de carbone emprisonné* » à faire croître ou marchander par les autres, et à une « *ressource de cubes de bois* » à extraire par les derniers, les forêts incarnent la perte de tout rapport à un environnement dont nous ferions intrinsèquement partie. Peut-être est-ce pour cela que lorsque des mapuche détruisent avec acharnement et constance les machines et camions des exploiters forestiers sur le territoire dominé par l'État chilien, cela nous parle-t-il ? Peut-être est-ce pour cela que les saccages de plantations industrielles de résineux (Cèdres et Douglas) en Corrèze nous égayent ? Peut-être est-ce même aussi pour cela que les incendies qui frappent ces derniers temps les abatteuses et les porteurs de coopératives forestières et de l'ONF, de la Nièvre à l'Île-de-France, nous réjouissent ? Parce qu'arracher au monde de la dévastation industrielle un rapport radicalement *autre* entre les individus et leur milieu, c'est bien sûr faire vibrer ensemble les idées et les actes, mais certainement aussi laisser libre cours aux forêts endiablées de nos imaginaires...

à la construction de nouvelles autoroutes. Non à une ultérieure destruction écologique. »

21/4, Athènes (Grèce).

Des saboteurs anti-pouvoir revendiquent la destruction de la voiture d'un flic d'Ampelokipoi, réalisée à l'aide d'un engin incendiaire-explosif. L'attaque est revendiquée « *en solidarité avec le prisonnier anarchiste Vangelis Stathopoulos, dont le procès en appel commence le 18 mai.* » Stathopoulos a été arrêté après un braquage en 2019, puis accusé de faire partie de l'organisation « *Auto-défense révolutionnaire* » qui a revendiqué plusieurs attaques.

21/4, Athènes (Grèce).

Des enfants de la barre qui se décrivent comme « *anarchistes et communistes* », revendiquent le placement d'un engin explosif devant le tribunal de première instance de Chalandri dans la nuit du 8 mars. « *Toujours avec la tactique de l'insurrection ; avec un œil sur la perspective révolutionnaire, nous nous rencontrerons et nous nous diviserons jusqu'à ce que nos actions et nos choix nous unissent, dans la réalité de la guerre sociale, pour laquelle nous n'avons jamais eu de difficulté à choisir un camp.* » L'attaque est dédiée « *à la mémoire des dizaines de travailleurs morts ces derniers temps et à nos compagnones et compagnons d'armes capturés ; nous ne vous oublions jamais, nous espérons nous réunir dans les rues en feu.* »

21/4, Beauvais (France).

Dans l'Oise, un véhicule de administration pénitentiaire est incendié peu avant 2h du matin devant l'entrée de la prison, après avoir été aspergé



d'essence par une personne inconnue qui est répartie comme elle est venue : discrètement.

23/4, Athènes (Grèce).

Dans le quartier d'Exarchia, une voiture de l'entreprise *KONE*, un prestataire de services notamment employé par les administrations tertiaires, est incendiée par des anarchistes : « Toutes les institutions et entreprises qui promeuvent l'incarcération, en tirent profit et en profitent doivent être dans notre ligne de mire. Et à ceux qui tissent le fil de la mémoire révolutionnaire et qui sont incarcérés à cause de leur choix, nous devons nous tenir à leurs côtés, en pratique et à chaque instant, en faisant comprendre qu'ils sont une partie active de la lutte elle-même. »

23/4, Paris (France).

Des anarchistes réduisent en cendres un véhicule *Enedis* dans le 12^e arrondissement la veille du second tour de la Présidentielle. « Ni Dieu ni César ni tribun / Que crève leur démocratie ! / Que crame le meilleur des mondes ! » conclut le communiqué.

24/4, Fleury-Mérogis (France).

En Essonne, un détenu en cours de transfert parvient à s'évader du véhicule de gendarmerie juste avant d'entrer dans l'allée qui mène à la prison. Après avoir été percuté par un véhicule, il a réussi à se relever puis à échapper aux deux gendarmes qui le poursuivaient à pied en rejoignant une voiture garée non loin. Il n'a pas été repris malgré l'hélicoptère et les patrouilles déployées dans toute la zone pour le retrouver.

25/4, Irvillac (France).

Dans le Finistère, un câble à fibre optique est saboté sur une longueur de 200 mètres, privant

| Dans une optique différente |

« Je ne saurais pas quoi faire sans téléphone portable, je me sentirais perdue. Tout mon monde est dedans. » Ces mots, prononcés il y a quelques années par une jeune fille, sont devenus ceux de générations entières, de populations entières. Ils ont tout leur monde dans la main, commodément stocké dans un brillant appareil électronique connecté 24 heures sur 24. Toute la connaissance, la mémoire, les affects, les rendez-vous, les loisirs... à portée de clavier. Pour se souvenir de son passé, pour connaître son présent, pour planifier son avenir – clic, clic, clic.

Et si cet appareil cessait de fonctionner ? Si à l'improviste, peut-être par une chaude nuit de printemps, on ne savait plus en quoi consistent nos journées sur cette terre ? Si nous n'avions plus à disposition un appendice technique externe vers lequel nous tourner, comme vers un oracle, pour savoir quoi dire, faire, regarder, penser, embrasser, et que nous restions seuls avec nous-mêmes ? Mourrions-nous d'ennui en constatant la vacuité de notre être une fois privé de son paraître ? Ou expérimenterions-nous enfin ce qui brûle vraiment dans notre cœur et dans notre tête ? Crèverions-nous en haletant comme des poissons hors de l'eau, ou renaîtrions-nous en souffrant comme à la fin d'une cure de désintoxication ?

Ce n'est pas un programme politique quantitatif avec lequel recueillir un consensus ; il n'a pas besoin de partis, d'assemblées, de militants. C'est un pari vital qualitatif avec lequel lancer un défi ; il a besoin d'individus, d'affinités, de détermination.

Il y a quelques jours, au soir du dimanche 24 avril, le résultat tant attendu des élections présidentielles en France a été rendu public. Pour la deuxième fois consécutive, c'est Emmanuel Macron qui siégera à l'Élysée. L'éborgneur (surnom qu'il a gagné sur le champ de bataille) n'a certes pas recueilli un triomphe, mais ça a néanmoins été une victoire écrasante sur son éternelle adversaire, la fille plus ou moins fière de son père. Le résultat était prévisible, car il est bien connu qu'il suffit d'agiter le croquemitaine de l'arrivée au pouvoir de l'extrême droite pour déclencher chez l'électeur ce réflexe conditionné qui pousse à se boucher le nez et à voter pour le candidat opposé. Un véritable ballot-

tage cauchemardesque, celui entre la Peste et le Choléra, à tel point que dans les semaines précédant le premier tour du scrutin, jusque certains anarcho-crétins s'étaient mobilisés pour l'éviter, en faisant campagne en faveur du *moindre mal*. Une tactique pathétique qui, comme d'habitude, n'a pas fonctionné. La réélection de l'Éborgneur a immédiatement déclenché l'ire de ceux qui n'ont pas oublié les corps mutilés de manifestants laissés sur le trottoir ces dernières années par les forces de l'ordre. A Paris, Rennes, Toulouse, Marseille, Lyon... beaucoup sont descendus dans la rue dimanche soir pour inviter, de façon plus ou moins sauvage, Macron à se casser. Une invitation symbolique, une réaffirmation dans la rue du non-consensus déjà exprimé par la désertion des bureaux de vote, un témoignage de dissensus. Les élections se sont toutefois terminées. Lundi 25, les médias rapportaient que l'expert en yeux crevés avait remporté 58,55% des voix, contre 41,45% pour l'héritière de l'Etripeur. Un résultat tout à fait virtuel, sans tenir compte de l'abstention, qui aurait atteint 28%. Apparemment, il s'agit du taux le plus élevé depuis les élections de juin 1969, les premières après la fameuse insurrection de mai.

Qui sait d'ailleurs combien de ces abstentionnistes étaient allés voir un film sorti en salles à l'époque et qui avait connu un certain succès, un film terminé en avril 1968 par *l'enfant-terrible* du cinéma français et mettait en scène un célèbre comique. Ce film narrait les vicissitudes d'un professeur de lycée qui, très contrarié par le désintérêt croissant de ses élèves, après avoir découvert que la cause de l'apathie des jeunes était la télévision, montait sur les toits de Paris pour en saboter les antennes. Quelle absurdité enfantine...

A présent qu'on ne va plus à l'assaut le ciel, on se vautre dans la boue. La démonstration pratique la plus terrifiante nous l'avons vue au cours des deux dernières années, lorsque des milliards de personnes n'ont pas hésité à échanger leur vie contre leur survie, le sentiment de liberté contre celui de sécurité. Face aux délations contre ceux qui se promenaient à l'air libre, aux demandes permanentes de laissez-passer sanitaire, à l'exclusion sociale de ceux qui refusaient de se faire inoculer une concoction pharmaceutique expérimentale, à la crédulité envers les mensonges les plus grossiers de la propagande scientiste – des aberrations reproduites à l'identique dans l'urgence de la guerre actuelle – comment peut-on encore rêver de la rencontre entre les sensibilités et les intelligences ? Quelles sensibilités, quelles intelligences ? Comment ne pas reconnaître, une fois pour

plusieurs villages de connexion.

25/4, La Roche-sur-Yon (France).
En Vendée, peu après minuit, deux voitures personnelles de flics du commissariat garées sur le parking de la préfecture partent volontairement en fumée.

26/4, Pouzin (France).
En Ardèche vers 3h du matin, les câbles de 20 000 volts qui passent sous le pont sur le Rhône s'enflamment. L'électricité est coupée dans plusieurs villages alentours pendant plusieurs heures, et la circulation routière empêchée jusque dans l'après-midi.

27/4, Ile-de-France/Meuse (France)
« Une demi-douzaine » de câbles longue distance de fibre optique assurant les liaisons Paris-Lille, Paris-Lyon et Paris-Strasbourg sont sabotés de façon coordonnée entre 3h et 5h du matin à plusieurs endroits du territoire. *SFR* perd 2/3 de son trafic, et *Free* une partie, tandis que plusieurs opérateurs privés de câbles à destination des entreprises ou de l'international (*Sparkle, Alphaslink, euNetworks, Colt, F5, Zayo ou Netalis*) sont également touchés. Un opérateur précisera aussi que « Les surcharges ont conduit à des plantages supplémentaires » après avoir rerouté le trafic internet national via les câbles restants. Enfin, vu qu'ils alimentent également les antennes-relais, certains réseaux de téléphonie mobile sont aussi ralentis.

28/4, Leipzig (Allemagne).
Une antenne-relais exploitée par la *Deutsche Bahn* (SNCF allemande) située sur un tronçon ferroviaire « utilisé pour des livraisons d'armes » est incendiée. La *Deutsche Bahn* est régulièrement prise pour cible en Allemagne notamment pour les services logistiques qu'elle fournit à l'armée allemande et les forces

de l'OTAN. « *Attaquer le militarisme ! Pour l'anarchie !* », conclut la revendication, tout en marquant sa solidarité avec les anarchistes touchés par une vague de perquisitions à Munich.

29/4, Villenauxe-la-Grande (France).

Dans l'Aube, un prisonnier qui avait obtenu une permission pour se rendre au musée Camille-Clau-del de Nogent-sur-Seine, fausse compagnie aux matons juste avant la visite, avant de s'enfuir en voiture grâce à un complice sur place.

29/4, Nancy (France).

En Meurthe-et-Moselle, un prisonnier qui avait reçu une permission pour venir réciter un de ses poèmes à l'Opéra devant un gratin de personnalités, parvient à s'évader en courant à l'issue du pot qui a suivi la représentation.

30/4, Pamiers (France).

En Ariège, la 508 Peugeot dernier cri en dotation des flics part volontairement en fumée pile devant le comico vers 2h du matin.

Fin avril, Paris (France).

Un fraudeur met le feu à une voiture de service de la RATP dans le 20^e arrondissement. « *Les rouages de cette normalité morbide sont en bas de chez toi ! Mettons des bâtons dans les roues du train-train quotidien !* » conclut le communiqué.

Fin avril, Picardie (France).

Dans la forêt d'Holnon, située à l'ouest de Saint-Quentin (Aisne), le porteur d'un exploitant forestier est volontairement incendié, avec des dommages estimés à 300 000 euros.

Ce même mois dans la forêt d'Halatte (Oise), un autre porteur forestier avait déjà subi le même sort.

toutes, que ce sont vraiment les « esclaves heureux qui sont les plus féroces ennemis de la liberté » ? Un constat terrible, qui ébranle l'univers mental dans lequel nous avons grandi et auquel nous sommes habitués. Et qui, lorsqu'il ne nous plonge pas dans un découragement morose, ne peut que nous pousser sur des sentiers de terre à inventer, plutôt que de nous entêter à battre des routes goudronnées.

Disons-le brutalement : il ne sert à rien de vouloir exalter aux yeux des béotiens béats cette liberté qui, lorsqu'elle n'est pas totalement aliénée, est perçue par eux avec crainte comme une menace, ou avec mépris comme une « conception libérale » ou une « invention bourgeoise ». Il ne reste donc qu'une seule chose à faire : envoyer en ruines le bonheur de leur servitude.

La nuit de mardi à mercredi 27 avril, entre 3h et 5h du matin, plusieurs mains armées de pinces et de désirs ont tranché plusieurs câbles de fibre optique qui permettent la circulation des données électroniques, empêchant pendant plusieurs heures, si ce n'est des jours, l'accès à Internet dans les régions Auvergne-Rhône-Alpes, Bourgogne-Franche-Comté, Grand-Est et Île-de-France. Une série d' « *actions malveillantes coordonnées d'une ampleur sans précédent* » –selon la *Fédération française des télécommunications*– qui se sont produites presque simultanément en plusieurs points du territoire français, perturbant la connectivité numérique sur les axes Paris-Lyon, Paris-Strasbourg et Paris-Lille. « *En vingt ans d'Internet, c'est la toute première fois que je vois une attaque physique d'une telle ampleur* », a confié un expert anonyme au journal *Le Monde*. Les fibres coupées sont des fibres optiques particulières, interrégionales et à longue distance, également utilisées par les opérateurs locaux et internationaux et reliées à différents *data centers*, qui ne sont pas situées dans des armoires de rue, mais dans des regards souterrains spécifiques. Certains de ces câbles contiennent des centaines de fibres optiques les plus fines. Comme ces regards étaient situés dans des zones isolées, les saboteurs anonymes ont eu tout le temps non seulement de sectionner, mais aussi d'amputer des tronçons de câbles, rendant ainsi leur réparation plus longue et plus laborieuse.

L'élagage de ces câbles a produit un effet domino sur l'interconnexion. Et même si les dirigeants des compagnies de téléphonie tentent de minimiser l'impact de tels « *actes de vandalisme* », en rassurant sur l'invulnérabilité substantielle d'un réseau si étendu qu'il serait capable d'absorber la coupure de n'importe quel nœud, il va de soi que dans de telles circonstances, tout parcours alter-

natif où les données sont canalisées risque de se retrouver rapidement encombré, et donc de dysfonctionner. Comme a dû l'admettre un responsable des réparations, « *les surcharges ont conduit à des plantages supplémentaires, c'est difficile à gérer* ». Ce qui deviendrait impossible si ces interruptions se multipliaient, se croisaient et se prolongeaient, dans le temps comme dans l'espace.

On comprend aisément pourquoi le parquet de Paris a rapidement ouvert une enquête pour savoir qui avait voulu « *porter atteinte aux intérêts fondamentaux de la nation* ». Parmi les fins journalistes, il y a ceux qui soupçonnent l'intervention d'espions russes, en supposant que Poutine a voulu lancer un avertissement pour la réélection de Macron, et ceux qui se consacrent à épilucher les publications de la pseudo *ultragauche* – qui comprend un peu de tout – en s'intéressant en particulier à un blog anarchiste (*Sansnom.noblogs.org*) ayant rédigé un titre qui, d'après eux, s'il « *n'est pas une revendication, dénote à tout le moins une certaine jubilation* ».

Ce n'est pas la première fois que se produisent en France des sabotages contre le réseau internet : des épisodes similaires s'étaient déjà passés en mai 2020, en plein confinement. Mais il s'agit là de la classique partie immergée de l'iceberg, car d'innombrables attaques se déroulent désormais presque quotidiennement sur tout le territoire français contre les infrastructures techniques de l'aliénation.

Faire tourner l'économie n'est qu'un des intérêts fondamentaux de la nation (c'est-à-dire de ceux qui la gouvernent). Mais frapper Internet n'empêche pas seulement de nombreuses entreprises de faire leur travail méprisable, cela entrave surtout l'approvisionnement permanent de ce qu'Aldous Huxley nommait le soma, et que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de Facebook, Netflix, YouTube, Instagram, Twitter... des drogues digitales dont (presque) personne ne semble pouvoir se passer, puisque désormais grâce à elles « vous êtes conditionné de telle sorte que vous ne pouvez vous empêcher de faire ce que vous avez à faire. Et ce que vous avez à faire est, dans l'ensemble, si agréable, on laisse leur libre jeu à un si grand nombre de vos impulsions naturelles, qu'il n'y a véritablement pas de tentations auxquelles il faille résister. Et si jamais, par quelque malchance, il se produisait d'une façon ou d'une autre quelque chose de désagréable, eh bien, il y a toujours le soma qui vous permet de prendre un congé, de vous évader de la réalité. Et il y a toujours le soma pour calmer votre colère, pour vous réconcilier avec vos ennemis, pour vous rendre patients et tolérants. »

MAI 2022

2/5, Moscou (Russie).

Sur la place de la Révolution près du monument à Karl Marx, molotov est lancé contre les véhicules anti-émeutes de l'*OMON* (forces spéciales du ministère de l'intérieur russe) qui sont généralement garés-là. Les flammes ont réussi à ronger l'un d'entre eux pendant plusieurs minutes avant d'être éteintes. Le protestataire contre la guerre a été arrêté.

3/5, Toulouse (France).

En Haute-Garonne, un communiqué annonce la destruction de la vitre d'une agence immobilière le mois précédent : « *A bas la propriété privée et la gentrification, à bas les élections, à bas l'état, à bas ce monde* » dit-il notamment.

3/5, Nijneartovsk (Russie).

En Sibérie occidentale, des inconnus lancent deux molotovs contre l'entrée du bureau d'enregistrement et d'enrôlement militaire vers 3h30 du matin.

5/5, Athènes (Grèce).

Des anarchistes et compagnonnes/compagnons attaquent la police anti-émeute en faction devant les bureaux du parti socialiste PASOK en leur lançant des molotov.

6/5, Athènes (Grèce).

Des queers et anarchistes attaquent un peloton de police anti-émeute suite à l'acquiescement du bijoutier qui a tué l'anarchiste queer Zacky.

8/5, Douardenez (France).

Dans le Finistère, le local du *Parti socialiste* perd sa grande baie vitrée vers 4h30 du matin.

8/5, Paris (France).

Un prisonnier incarcéré à la maison d'arrêt de Nanterre, parvient à s'évader lors d'un rendez-vous à l'hôpital Pitié-Salpêtrière de Paris. Alors

qu'il était menotté, il est sorti des toilettes et s'est enfui en empruntant une porte ouverte vers le parking des urgences de l'hôpital.

8/5, Tcherepovets (Russie). Dans l'oblast de Vologda, deux inconnus ont lancé plusieurs molotovs contre les fenêtres du bureau d'enregistrement et d'enrôlement militaire. L'incendie a endommagé deux cadres de fenêtres et noircit la façade du bâtiment.

9/5, Thessalonique (Grèce). *Des oiseaux de nuit de la flamme* revendiquent l'incendie à l'aube du 27/3 contre la voiture du maire Demourtzidis, garée derrière la marie de Stavroupolis. « *Cette attaque est une petite contribution à la diffusion d'actions directes dans le silence mort de la ville* ».

13/5, Omsk (Russie). En Sibérie, des inconnus ont lancé plusieurs molotovs à travers les fenêtres du bureau d'enregistrement et d'enrôlement militaire. Deux fenêtres ont été brisées, et un des bureaux de 30 m² est parti en fumée, et avec lui de nombreuses archives.

13/5, Berlin (Allemagne). Dans le quartier de Moabit, la voiture du fils de Christopher Gröner, milliardaire et patron de la société immobilière *CG-Gruppe*, part volontairement en fumée. « *Affrontons ouvertement les spéculateurs immobiliers et chassons-les de cette ville* » conclut le communiqué.

Réconciliés avec nos ennemis, patients et tolérants, nous nous auto-enfermons à la maison, nous portons un masque qui n'est utile que pour nous empêcher de respirer, nous payons pour exhiber le permis de nous faire exploiter, nous faisons inoculer une mixture chimique qui ne nous donne aucune immunité et peut même s'avérer grave. Réconciliés avec nos ennemis, patients et tolérants, nous agissons en spectateurs d'une guerre en prenant parti pour l'un ou l'autre chef d'État. Réconciliés avec nos ennemis, patients et tolérants, chaque jour nous nous laissons commander, contrôler, mettre en fiches, mesurer, protocoler, humilier.

Saboter l'internet ne signifie alors pas seulement perturber le cours des affaires, de la bureaucratie administrative, de l'appareil militaro-policier. Cela signifie également saboter sans aucun scrupule ni aucun égard le bonheur des esclaves, y compris s'il agissait en partie de notre bonheur, en sachant que même dans le Nouveau Monde numérique «l'usage du [soma] n'était pas un vice personnel, mais bien une institution politique, l'essence même de la Vie, de la Liberté et de la Poursuite du Bonheur garanties par la Déclaration des Droits. Mais ce privilège inaliénable des sujets, précieux entre tous, était en même temps l'un des instruments de domination les plus puissants dans l'arsenal du dictateur... La ration de soma quotidienne était une garantie contre l'inquiétude personnelle, l'agitation sociale et la propagation d'idées subversives ».

Rien ne sera plus jamais comme avant ! ne peut être un simple slogan à afficher avant de participer à un énième rassemblement, à une énième assemblée, à une énième manifestation. Les expériences du passé restent instructives, à condition de ne pas les transformer en cantilènes consolateurs à répéter sans conséquences. Pour parler franchement, le passé ou le présent ne fournissent aucun modèle, aucun point de référence, aucun soutien – seulement quelques suggestions. Il n'y a pas de peuple à envoyer à la rescousse, il n'y a pas de prolétariat ou de mouvement social à organiser, il n'y a pas de classe dangereuse vivant en dehors et contre la bourgeoisie. Nous sommes en territoire hostile, à chaque instant. Obligés souvent de se cacher pour survivre, mais pas privés de la possibilité de tendre une embuscade à un ennemi de plus en plus colossal, et donc de plus en plus aux pieds d'argile.

Les merveilles de la nuit ne s'ouvriront qu'à ceux qui sauront marcher sous la lune dans la solitude, avec les idées claires, quelques connaissances, quelques outils et beaucoup de fureur. Sans miroirs dans lesquels se mirer ou à consulter.

Traduit de l'italien de
Finimondo, 30 avril 2022

| Toutes et tous concernés |

Aux premières lueurs de l'aube, un camion de 40 tonnes se met en marche sous une pluie fine. Ce n'est pourtant pas un de ces milliers de camions assurant le transport routier des marchandises, sa mission est bien moins anodine. Phares allumés, le camion avance dans les faubourgs de la capitale bavaroise, Munich. Dans son sillage se dresse la silhouette lugubre d'une grue qui semble prête à plonger ses griffes mécanisées sur une proie quelconque. Il s'agit d'un véritable convoi : le camion est en effet escorté par des voitures de police, gyrophares éteints. Arrivés à destination, des policiers sautent de leurs véhicules, défoncent une porte, puis s'engouffrent dans les pièces. L'opération ne vise pas à découvrir quelque chose, *ils sont là pour saisir*. Contrairement à ce que l'on pourrait alors s'imaginer, ils ne mettent pas la main sur des suspects. Ni sur des bidons hermétiques de précurseurs d'explosifs ou d'armes bien cachées, dont l'absence ne constitue certes pas la preuve d'une innocence peu recommandable dans ce monde mortifère. Il n'y a même pas le moindre jerrycan d'essence qui traîne par là. Et pour cause, ce n'était de toute façon pas ce que les policiers venaient chercher. Ils venaient mettre la main sur un tout autre armement, celui qui aigüise l'esprit et fortifie la pensée. A Munich ce 26 avril 2022, les flics sont venus s'emparer... d'une imprimerie dédiée aux écrits anarchistes.

Comme le relatèrent plus tard des compagnons de là-bas, les policiers mirent la main sur l'ensemble de l'imprimerie : « *du Risograph (une machine d'impression) avec les tambours correspondants jusqu'au massicot, de l'assembleuse jusqu'à l'encolleuse, et même une presse typographique historique et ses jeux de plombs, tout cela atterri dans la salle des pièces à convic-*

tion des flics ». Des dizaines de milliers de feuilles de papier vierge, des litres d'encre et autres consommables d'impression ont également été embarqués, en même temps que des milliers de livres, de brochures et de journaux. Un butin considérable, qui explique la présence du camion et de la grue dans ce détestable convoi matinal.

Ailleurs dans la ville, d'autres équipes de police coordonnée par le Service de protection de l'État (la section K43, « Criminalité à motivation politique ») défoncent les portes de quatre appartements, perquisitionnent plusieurs caves ainsi que la bibliothèque anarchiste *Frevel*. Le prétexte judiciaire pour toute cette opération n'est pas bien original : c'est le sulfureux §129, l'article du code pénal allemand qui vise « *la création d'une organisation criminelle* ». Depuis toujours, les anarchistes, *hors-la-loi* par excellence – au moins dans les idées (car leurs rangs n'ont pas été épargnés par la maladie du légalisme et la crainte paralysante ou calculée de toute transgression de la loi), ont été persécutés par les États se servant de tels articles du code pénal. Jusqu'au jour d'aujourd'hui, on voit les États dégainer ces instruments légaux pour réprimer des groupements anarchistes, s'en prendre à l'informalité organisationnelle et aux constellations affinitaires qui fuient les schémas bien trop rigides d'une Organisation avec majuscule, limiter la marge toujours précaire des initiatives publiques et des espaces de rencontre et de diffusion, décourager celles et ceux qui s'emploient à écrire et à diffuser des écrits anarchistes tels que l'hebdomadaire anarchiste *Zundlumpen*, dans le colimateur de la police bavaroise et qui semble constituer un des portemanteaux auxquels les policiers comptent accrocher d'autres éléments de leur enquête.

Contrairement à une certaine rhétorique, malheureusement toujours en vogue parmi des compagnons et compagnes, qui semble plus faire œuvre de thérapie d'auto-consolation, nous ne pensons pas que l'État s'en prenne à nos espaces, à nos publications et à nos infrastructures d'impression parce qu'il aurait *peur* de la parole anarchiste, ou qu'il se sentirait *menacé* par notre diffusion de livres et de journaux. C'est juste que pour lui, *c'est une des choses devenues tellement faciles à faire*. Le « mouvement » anarchiste et anti-autoritaire d'aujourd'hui n'est pas capable de faire descendre des milliers de personnes dans la rue quand une de ses imprimeries est saisie (bien qu'il l'ait été à des moments précis de l'histoire), ni de faire le poids quand ses initiatives publiques sont étouffées par une surenchère policière. Et cela n'a pas uniquement à voir avec une réduction quantitative – très importante – des rangs anarchistes, mais aussi avec la profonde transformation des rapports sociaux de ces dernières décennies. La restructuration technologique de l'exploitation capitaliste, l'inclusion de presque tous les domaines de la vie dans la gestion étatique et la sphère capitaliste, l'éradication de toute communauté qui ne soit pas celle (multiple, il est vrai) produite par l'hydre technologique, sans même parler de l'assaut effroyable contre le langage, son appauvrissement terrible et son remplacement par des images véhiculées sur les écrans omniprésents, ou l'abîme d'inconscience et d'abrutissement dans lequel une bonne partie de l'humanité est en train de se jeter (ou d'être poussée, au final, peu importe) : tout cela n'est pas sans conséquence pour l'action et la diffusion des idées anarchistes. Dans la même veine, les anarchistes non plus ne restent pas indemnes : eux aussi sont touchés, voir absorbés, par l'avalanche des nouvelles technologies, de la communication médiée instantanée, par la difficulté de se projeter plus loin que demain ou encore

l'incapacité de faire la part des choses entre ce qui serait important à publier et diffuser aujourd'hui et ce qui n'est qu'un triste témoignage du vide existentiel qui s'empare d'eux comme de leurs contemporains. Bref, le fait que l'État s'en prenne régulièrement et avec une nonchalance toujours plus insouciant aux quelques espaces anarchistes qui restent encore visibles, ne témoigne pas de notre *force*, mais bien de notre *faiblesse*. Honnêtement, tout le reste ne semble qu'être du verbiage qui ne fait pas avancer la réflexion nécessaire, de la surenchère rhétorique pour ne pas devoir se confronter à la question qui devient incontournable à chaque saisie d'un journal, à chaque persécution d'anarchistes avec le pauvre prétexte d'organisation illicite (au choix, « criminelle », « terroriste », « subversive », « illégale »,...) : *comment continuer à agir* dans cette ère de ténèbres technologiques où les consciences s'éteignent et que nos forêts mentales sont rasées ? Avec quelle méthodologie, avec quelles formes d'organisation, avec quelles tentatives pour faire les mêmes erreurs ? Si on ne peut que partager la fière affirmation que nous refuserons jusqu'au bout d'adapter nos idées, que nous résisterons à l'aplatissement, quitte à devenir les derniers des Mohicans à défendre l'idée d'une *liberté totale*, nous croyons qu'il faut *appréhender* les conditions dans lesquelles nous agissons et non pas les ignorer.

Une opération aussi grossièrement totalitaire que la saisie de machines d'impression (rappelons qu'à l'époque de la censure systématique appliquée aux publications anarchistes, l'État se limitait la plupart du temps à noircir les passages jugés trop virulents ou dépassant le cadre de « la liberté d'expression » pour devenir une « incitation au crime », voire dans les cas les plus extrêmes à la saisie de l'imprimé – et non pas des outils d'impression) est quelque chose qui concerne l'ensemble des

anarchistes, peu importe à quelles activités elles se dédient ou quels sentiers ils ont choisi de parcourir. Non pas parce qu'elle fournira la preuve que la parole anarchiste constitue toujours une menace pour la stabilité de l'État, ni qu'elle viendrait remettre à jour la vieille croyance qui imaginait l'avènement de la révolution comme le résultat de l'éveil des consciences endormies grâce aux efforts infatigables des propagandistes anarchistes qui, eux, ne dorment jamais. Non, elle nous concerne toutes et tous parce qu'elle est indicative de l'état du monde, de l'état des rapports sociaux et de l'avenir proche dans lequel nous serons amenés à agir – ou à renoncer. Sans rejoindre les chœurs de l'indignation légaliste, on peut cependant dire que les saisies d'imprimeries, les fermetures de locaux publics, la dissolution de groupements relativement ouverts, nous transportent dans une autre dimension que la répression, en fin de compte tout à fait « normale » ou « logique », qui vise à mettre hors d'état de nuire celles et ceux qui s'attaquent physiquement aux structures et aux personnes de la domination. Bien que ces deux dimensions aillent toujours ensemble et ne sont pas si séparées que certains voudraient le croire, ramener un camion de 40 tonnes pour saisir un massicot et une presse typographique aux caractères de plomb fait plutôt penser aux mesures courantes dans d'autres régimes. Et en cette époque de course en avant industrielle et technologique ouvertement pluraliste mais profondément totalitaire, une telle pratique qui semblait obsolète pourrait donc bien nous surprendre à nouveau – d'autant plus que la meilleure façon pour désamorcer tout danger possible venant de la diffusion des écrits anarchistes est bien sûr sa virtualisation en cours, sa déréalisation technologique. Mais rien ne disparaît pour toujours et tout reste toujours potentiellement présent.

La généralisation du salariat n'a pas définitivement aboli l'esclavage, l'implantation de centrales nucléaires n'a pas fait disparaître les mines à charbon, la rationalisation de la production n'a pas renvoyé les mines artisanales aux poubelles de l'histoire. Ce mythe du progrès semble aujourd'hui subir les revers de la réalité qui vient déchirer le voile de la déréalisation. Beaucoup de choses que ce mythe avait reléguées à un passé qui ne reviendrait plus jamais, sont aujourd'hui en train de prendre leur place dans une réalité dont elles n'avaient, en fin de compte, jamais entièrement disparues. La guerre fait à nouveau irruption sur le continent européen, des pénuries deviennent visibles jusqu'aux rayons des supermarchés, la menace d'un anéantissement nucléaire s'additionne aux pratiques génocidaires qui accompagnent les conflits, le changement climatique fait planer le spectre de la famine et de l'extermination pour toujours plus d'habitants de cette planète agonisante. Dans un tel scénario, la saisie d'une imprimerie anarchiste ne devrait pas nous surprendre. L'époque où il fallait cacher les imprimeries, constituer des stocks discrets de papier, organiser une diffusion souterraine et capillaire des nouvelles de la lutte et des approfondissements de la pensée, n'a pas définitivement disparue de la scène de l'histoire. Les conditions pour de tels scénarios, y compris à l'ombre des tolérantes démocraties occidentales, se réunissent toujours plus et s'accroissent à mesure que les pressions sociales augmentent et que les déséquilibres s'étendent.

Voilà pourquoi la saisie d'une imprimerie anarchiste à Munich est une affaire qui nous concerne toutes et tous.



| L'imprimerie clandestine |

Avec son livre La Russie souterraine, Sergueï Kravtchinski, dit Stepniak, a voulu peindre un tableau du mouvement révolutionnaire russe qui mena un combat à mort contre le despotisme. Traduit en plusieurs langues, le livre fut publié pour la première fois en français en 1885. Nous reprenons ici une de ces esquisses, celle qui raconte les péripéties des imprimeries clandestines sous le tsarisme.

Fonder une typographie, donner cette arme puissante au libre penseur qui lutte contre le despotisme, sera toujours le désir le plus ardent, le plus impérieux de tous les organisateurs, lorsqu'ils se sentent en état d'entreprendre une action sérieuse. Déjà, en 1860, quand se formèrent les premières sociétés secrètes qui avaient pour but la révolution agraire, telles que la société appelée « Terre et Liberté, » et la « Jeune Russie », on vit des tentatives d'installation d'imprimeries rudimentaires, qui ne durèrent que peu de semaines.

Il était évident que désormais l'imprimerie libre, qui existait déjà à l'extérieur, bien qu'elle eût à sa tête un écrivain comme Herzen, ne répondait plus aux besoins du mouvement militant.

Dans les dix ou quinze dernières années, époque où le mouvement acquit une force et un développement jusque-là inconnus, l'insuffisance des imprimeries qui fonctionnaient à l'étranger, en Suisse ou à Londres devint encore plus manifeste, et la nécessité d'une presse locale, prompte à répondre aux questions actuelles, parut encore plus urgente.

C'est pour cela que toutes les organisations qui se sont dissoutes les unes après les autres, éparpillées dans les prisons, dans les forteresses et dans les mines de Sibérie, firent des tentatives pour fonder leurs imprimeries en Russie même.

Toutefois il semblait que la fortune eût maudit toutes les tentatives de ce genre : toutes réussissaient à s'établir provisoi-

rement et avaient une durée éphémère. A peine fondées, invariablement, elles étaient découvertes.

Le cercle des Karakosov eut sa typographie qui ne dura que quelques mois.

Le cercle des Netchaïev eut la sienne, mais dut la tenir souterraine, jusqu'à ce que l'organisation elle-même fut découverte. Les Dolguchinzi eurent aussi la leur. A sa deuxième proclamation, elle fut saisie. Le cercle des Tchaïkovski fit de pareilles tentatives pour en fonder une. On était déjà en possession des caractères et d'une excellente machine, mais elle n'eut jamais la fortune de fonctionner, et, pendant cinq ans consécutifs, la machine et les caractères restèrent enfoncés dans un trou, sans que l'organisation réussît à les faire servir.

Après tant d'épreuves, la difficulté de faire fonctionner une imprimerie secrète, dans un pays où tout est surveillé, parut une entreprise impossible, à cause de sa nature même. On peut cacher des livres, des papiers, des hommes. Mais comment dissimuler une chose qui se trahit d'elle-même, une imprimerie, qui, outre un travail compliqué et toujours bruyant, réclame le concours de beaucoup d'ouvriers et une consommation considérable de papier, qu'on apporte et qu'on renvoie en forme d'imprimés.

Tant de tentatives et d'insuccès avaient démontré, non pas seulement la difficulté, mais l'impossibilité d'une imprimerie clandestine. C'était un songe vain et une dilapidation certaine d'argent, un sacrifice inutile et insensé de vies d'humains.

Les gens sérieux n'en parlaient plus et ne voulaient plus en entendre parler.

Ce fut donc un « songeur » qui osa aller contre l'opinion universelle. Il soutint, en dépit de tous, que l'on pouvait fonder une typographie clandestine à Pétersbourg même, et que lui la fonderait, pourvu qu'on lui en fournit les moyens.

Ce songeur s'appelait Aaron Zundevitch. Il était natif de Vilnius (Lituanie) et fils d'un petit boutiquier israélite.

Dans l'organisation dont il faisait partie (celle qui prit plus tard la vieille devise, toujours jeune : « *Terre et Liberté* »), on commença par rire des fantaisies de Zundevitch. Mais il réussit à vaincre toutes les difficultés. On lui avança environ dix mille francs, il alla à l'étranger, transporta tout son matériel à Pétersbourg, et, étant devenu maître dans l'art de la composition, il l'enseigna à quatre autres personnes, avec lesquelles il fonda, en 1877, la première imprimerie qui méritât vraiment ce nom, car elle pouvait fonctionner régulièrement et imprimer des ouvrages de longue haleine.

Les principes qui présidèrent à l'organisation de cette imprimerie furent si bien combinés, que, pendant quatre années consécutives, les recherches les plus enragées de la police n'aboutirent à rien. Il fallut que la trahison et le hasard vinsent à son aide.

Mais l'élan était donné. Cette typographie détruite une foule d'autres se fondèrent d'après les mêmes principes, et celles-là durèrent et fonctionnèrent sans interruption.

Et de temps en temps de ces souterrains inconnus sortit une voix grave, qui fit taire les hypocrites et les adulateurs, une voix qui, retentissant de la mer Glaciale à la mer du Nord, frappa de terreur le despotisme drapé dans sa pourpre sanglante. Elle lui montra un pouvoir au-dessus du sien, plus

grand; la volonté du libre penseur, retranchée dans la générosité de son cœur et armée d'un bras désintéressé.

Ce libre penseur a appelé à son aide le fer et le feu. Il en a fait des armes terribles, et il a engagé la bataille enragée qui ne se terminera que par la destruction du despotisme. Dans cette bataille, l'étendard glorieux autour duquel chauffait la mêlée, l'étendard vers lequel se levaient les regards des combattants, c'était l'imprimerie clandestine. Tant que les ennemis ne parvenaient pas à arracher cette bannière des mains de ses défenseurs, il ne fallait désespérer, malgré les plus effroyables pertes, ni de l'organisation, ni du mouvement.

Comment s'expliquait donc l'existence d'une imprimerie clandestine, fonctionnant journellement à la barbe de la police, dans un pays comme la Russie? Ce fait, qui me semble un gage plus éclatant de la force de notre mouvement que ne le feraient des entreprises très brillantes, s'expliquait d'une façon assez simple. C'était le résultat du dévouement sans bornes des imprimeurs et de la ponctualité minutieuse de leurs précautions.

Personne n'allait jamais les voir, personne, excepté ceux qui ne pouvaient faire autrement; encore ceux-là savaient-ils où et comment il fallait les voir. Pour donner une idée de la sévérité de cette consigne, je dirai, que, non seulement les membres de l'organisation qui soutenaient la typographie, mais pas même les directeurs et les collaborateurs du journal, n'auraient pu dire où il était imprimé. Un seul membre de la rédaction savait le secret, et il entretenait les communications avec le représentant de l'imprimerie. Pour ma part, j'y allai une fois, et en voici la raison : j'étais un des rédacteurs du journal *Terre et Liberté*, organe du mouvement, avant qu'il ne fût divisé en deux groupes.

Les communications avaient toujours lieu dans des endroits neutres, et naturelle-

ment l'on choisissait les plus sûrs. J'apportais les manuscrits, j'emportais des épreuves, puis je fixais le lieu et l'heure précise du prochain rendez-vous. Dans le cas de quelque besogne imprévue, ou si le fil des communications venait à se rompre, j'envoyais une carte postale, pour fixer, par des phrases convenues, une nouvelle rencontre.

Pourtant, une fois, comme je l'ai dit, j'allai à l'imprimerie. C'était justement le 30 novembre, jour où devait paraître le premier numéro du journal. Le matin même, un de nos amis vint me visiter et me raconta que, s'étant trouvé dans la maison de Trosciansky, où la police avait fait une descente, il avait cru tomber dans ses mains. Pourtant il avait réussi à fuir, grâce à sa dextérité et à l'idée de crier tout en courant : Au voleur ! à l'assassin! Arrêtez-le ! pendant que la police le poursuivait.

Je voulais insérer ce fait-divers dans le numéro qui allait paraître, afin de faire pièce à Zurov (le préfet de police).

Ce fonctionnaire répandait le bruit que notre imprimerie ne pouvait pas être à Petersburg; car, autrement, il l'aurait infailliblement découverte.

Je profitai de cette occasion pour aller à l'imprimerie, qui m'intriguait beaucoup. D'ailleurs, les typographes m'avaient vivement invité à leur faire visite.

L'imprimerie était installée dans une des rues centrales de la ville.

Après des précautions infinies j'atteignis la porte et je sonnai d'une façon convenue. Ce fut Marie Krilov qui m'ouvrit. J'entrai tout ému, comme fait un croyant dans une église...

* *
*

Les personnes qui se partageaient la pénible besogne étaient quatre : deux femmes et deux hommes. Marie Krilov, qui

jouait le rôle d'hôtesse, était une femme d'environ quarante-cinq ans. Elle passait pour une des plus anciennes adeptes de notre mouvement et pour une des plus méritantes. N'avait-elle pas été déjà compromise dans la conspiration des Karakosov ? Emprisonnée et condamnée à la déportation dans une des provinces septentrionales, elle réussit à s'enfuir. Depuis lors elle vivait « illégale ». Elle travailla de toutes manières, sans se lasser jamais, jusqu'à ce qu'elle fût arrêtée, à son poste, comme un soldat sous les armes, en 1880, dans l'imprimerie du Tcherny Peredel. Ainsi, pendant seize années consécutives, elle resta dans les rangs des conspirateurs, ne recherchant jamais que l'utilité de la cause, occupant les postes les plus périlleux.

Elle travaillait dans les imprimeries depuis leur origine. Lorsque sa santé s'y fut ruinée et qu'elle fût devenue presque aveugle, par myopie progressive, elle n'en continua pas moins à travailler et elle le fit avec tant de zèle, que, malgré son infirmité, elle valait comme compositeur, les meilleurs ouvriers.

Basile Buch, fils d'un général et neveu d'un sénateur, passait pour être le locataire de madame Krilov. Il avait un passeport d'employé à je ne sais quel ministère, et, grâce à ce titre, il sortait tous les jours, à heure fixe, emportant la copie du journal dans sa serviette d'employé. C'était un homme de vingt ou vingt-deux ans, pâle, d'une élégance aristocratique, et tellement taciturne, que, parfois, il n'ouvrait pas la bouche de toute une journée. Il servait de lien de communication entre l'imprimerie et le dehors. Le troisième compositeur n'a pas laissé son nom à la postérité.

Il était depuis trois ans dans nos rangs, tous l'estimaient et l'aimaient. Mais celui qui l'avait présenté à l'organisation était mort, et personne que lui ne savait son nom. Il était connu sous le sobriquet de Ptiza (« l'oiseau »), que lui avait attiré sa

voix, on ne l'appela jamais autrement. Il se tua, lorsqu'après quatre heures de résistance désespérée, la typographie de Narodnaïa Volia, prise d'assaut, tomba au pouvoir des soldats.

Anonyme il avait vécu. Anonyme il est mort.

Son sort était des plus durs, car, par plus grande précaution, il vivait sans avoir son passeport inscrit sur les registres de population. Il savait bien que tout passeport présenté à la police fait toujours courir un certain risque. Mais, étant donnée cette situation, il devait vivre caché et demeurer des mois entiers sans sortir de la maison, pour ne pas se faire voir au portier.

En général tous ceux qui travaillaient dans les imprimeries rompaient presque entièrement avec le monde extérieur et menaient une vie claustrale. Mais pour le pauvre « Oiseau » cette sujétion tournait en réclusion absolue, et il demeurait éternellement enfermé dans sa triste cage, au milieu de ses caractères typographiques.

C'était un jeune homme de vingt-deux ou vingt-trois ans, grand, maigre, avec une figure fanée encadrée de longs cheveux d'un noir de corbeau, qui faisaient repousser à sa pâleur cadavérique. C'était l'effet de la privation continuelle d'air pur et de lumière, jointe à la manipulation du plomb qui imprégnait l'atmosphère d'exhalaisons vénéneuses. Les yeux seuls étaient vivants, grands et noirs comme ceux d'une gazelle, brillants, pleins de bonté et d'insondable tristesse. Il mourait de phtisie et le savait. Mais il ne voulait pas abandonner son poste, parce qu'il avait une grande habileté de main, et que personne n'aurait pu le remplacer. La quatrième personne était une jeune fille qui passait pour la femme de chambre de madame Krilov. Je n'ai jamais su son nom. Elle avait dix-huit ou dix-neuf ans, blonde, des yeux bleus. Elle aurait paru très belle, sans l'expression de tension nerveuse qui contractait sa figure

pâle, et produisait au milieu de cette jeunesse, une impression douloureuse. Elle était la vivante image des efforts continuels que coûtait cette vie ; ou mieux, cette réclusion, dans un lieu terrible, but de la recherche enragée de tant de milliers de policiers.

* *
*

Après les saluts d'usage, j'expliquai le motif de ma visite, mon désir d'insérer dans le journal la piquante anecdote du matin. Inutile de dire que l'on y consentit avec joie. Mais, comme le journal était déjà composé, il fallut enlever quelque chose pour faire place à l'entrefilet, qui n'exigeait que peu de lignes.

Je visitai la seconde chambre où se faisait le travail. Le mécanisme était très simple. Quelques casiers contenaient les divers caractères. Un petit cylindre était fraîchement enduit d'une pâte gélatineuse qui ressemblait beaucoup à de la colle de farine, mais était plus douce au goût. Un autre grand cylindre pesant et recouvert de drap faisait l'office de presse. Des brosses et des éponges noircissaient dans une casserole. Deux vases contenaient l'encre typographique. Tout était disposé de façon à pouvoir être caché en un quart d'heure dans une grande armoire qui occupait l'angle de la pièce.

Ils m'expliquèrent le mécanisme du travail et me contèrent en riant quelques petits subterfuges qui servaient à dissiper tous les soupçons du portier. Cet homme venait deux fois par jour ; il montait l'eau, le bois, etc. On ne l'empêchait pas d'entrer, bien au contraire. On cachait tout ce qui pouvait être suspect, et l'on trouvait des prétextes pour lui faire visiter les chambres le plus souvent possible. Quand on n'avait pas réussi, on cherchait autre chose. Ainsi, l'on ne pouvait découvrir une raison plausible

pour le conduire dans la dernière chambre, lorsque madame Krilov imagina un jour de l'appeler pour y tuer un rat. Le portier monta. Il ne trouva naturellement pas la bête. Mais le principal était fait : il avait vu tout l'appartement et pouvait rendre témoignage qu'il ne contenait absolument rien de suspect. Une fois par mois on appelait régulièrement les frotteurs pour laver tout le parquet de l'appartement.

J'écoutais ces petits détails et je n'avais pas envie de rire.

Une profonde tristesse s'était emparée de moi à la vue de ces gens. Involontairement je comparais leur vie terrible à la mienne, et j'avais honte de moi-même. Qu'était notre activité au grand jour, avec le mouvement des relations, les rumeurs de la vie et de la lutte, comparée à ces sacrifices continus d'existences qui se consumaient dans cette tombe ?

Je les quittai. Je descendis lentement l'escalier et je suivis les rues, agité par des sentiments divers.

Je pensais à ce que je venais de voir. Je pensais à la lutte pour laquelle ils avaient offert leur vie en holocauste. Je pensais au mouvement. Et alors cette idée me vint :

Ne sont-ils pas les vrais représentants de notre cause ? N'est-ce pas ces quatre âmes qui résument le mieux le caractère de notre lutte ? Et un sentiment d'enthousiasme m'enflamma le cœur. Nous sommes invincibles, pensais-je, tant qu'on n'aura pas épuisé la source de tant d'héroïsmes anonymes, invincibles, tant que le mouvement comptera de telles personnes.



[Extrait de Stepniak, *La Russie souterraine*, première publication en 1885, réédité en 2019 par les éditions *Tumult* sous le même titre.]

